

III- L'État comme sommet de la volonté de puissance ?

Non: Nietzsche n'est pas Hegel. Ce qu'il appelle la « monstruosité » de l'Etat n'est pas la violence essentielle de l'Histoire.

A- Volonté de puissance et violence

La seule forme de volonté de puissance qui soit une violence créatrice est la donation de sens, l'affirmation de soi (dans l'oeuvre) comme donation de sens. Mais ce n'est pas vraiment de la violence destructrice: autrui est bénéficiaire de cette 'violence », au sens où il est lui-même une forme que la forme des oeuvres peut investir. Voir le corrigé sur la légitimité de la violence, III « le marteau ».

B- La violence du nihilisme

Pour Nietzsche, le nihilisme est le résultat de la conviction qu'il n'existe pas de vérités ni de valeurs absolues. Cela aboutit à une « croyance en une inutilité absolue, c'est-à-dire un manque de sens. »

« Pensons à la pensée dans sa forme la plus **terrible** : l'existence telle qu'elle est, sans sens ni but, mais inévitablement récurrente, sans aboutissement dans le néant : « l'éternel retour ». C'est la forme extrême du nihilisme : le néant (le « sans-sens ») est éternel ! »

L'éclatement de la foi dans la vérité et la science, ainsi que le rejet d'une vérité absolue

Nietzsche considérait **le nihilisme généalogiquement comme le résultat d'un processus historique qui s'étend de la Grèce antique (Socrate) au christianisme**. La perte de la croyance en un Dieu, comme l'ont enseigné Socrate et Platon dans l'Antiquité, puis dans le judaïsme puis dans le christianisme, conduit à une destruction de la vision traditionnelle du monde et donc à une **dévaluation de toutes les valeurs** antérieures.

« Que signifie le nihilisme ? Que les valeurs les plus élevées soient dévalorisées. ». La philosophie de Kant a marqué la fin des croyances métaphysiques. Cela signifie que les sciences ne disposent plus de fondements sûrs.« Qu'il n'y a pas de « chose en soi » – c'est en soi un nihilisme, et le plus extrême qui plus est. » Nietzsche voulait non pas rester pessimiste destructeur comme Schopenhauer, mais cherchait une perspective pour surmonter le nihilisme.

À cette époque, il existait un ouvrage scientifique populaire qui reconstruisait le soi-disant « nihilisme russe » sur la base de rapports de journaux russes sur des incidents nihilistes (Nicolai Karlovich : *Le développement du nihilisme, 1880*). Cet ensemble de documents, paru en trois éditions, était non seulement connu d'un large lectorat allemand, mais son impact sur Nietzsche peut également être prouvé. Or, Nietzsche a considéré ces manifestations de nihilisme anarchiste russe comme des symptômes d'un

beau coup plus vaste et profond mouvement culture: celui de la fin des valeurs traditionnelles de l'Europe et du Christianisme.

L'histoire du dépassement des dogmes à la Renaissance et au siècle des Lumières suit une « logique de décadence », un déclin des valeurs. Selon Nietzsche, un fondement de sens ne peut être trouvé qu'à travers de nouvelles valeurs qui ne sont pas développées à partir de l'esprit, mais plutôt obtenues par une affirmation volontaire du monde. « Celui qui ne trouve plus la grandeur en Dieu ne la trouve pas du tout, et doit soit la nier, soit la créer lui-même. ». Celui qui parvient à créer de nouvelles valeurs en réévaluant toutes les valeurs est l'homme du futur, l' *Übermensch*.

Violence du nihilisme: non pas « transvaluation des valeurs », ce qui est le travail du philosophe, mais simple négation des valeurs, leur dévalorisation sans pendant créateur.

C- Le ressentiment

Le mot ressentiment, dérivé du verbe ressentir, est une réfection de récemment puis resentment et signifie d'abord le « fait de se souvenir avec rancune, animosité », seul sens demeuré vivant. De la fin du xv^e au xviii^e siècle, le mot « ressentiment » s'est dit d'une impression morale, comme « fait d'éprouver une douleur ». Puis il a eu, jusqu'à la fin du xviii^e siècle, le sens de « sentiment éprouvé **en retour** ». Aujourd'hui ce substantif spécialisé pour « **rancune** » : « rancune », c'est-à-dire vengeance retardée, détournée, non pas affirmative mais judicature (jugement), dévalorisante.

Le ressentiment est un des concepts philosophiques de Nietzsche. Dans sa *Généalogie de la morale* (1887), le ressentiment est une **perversion morale** trouvant son origine dans l'ancien conflit culturel et religieux entre romains et juifs, et donnant naissance à l'idéal ascétique, en particulier dans le judaïsme. Pour Nietzsche, les êtres de ressentiment n'agissent point mais réagissant. Ils sont une « race d'hommes » pour qui « la véritable (...) action est **interdite**, et qui ne se dédommagent qu'au moyen d'une vengeance imaginaire» Il lie ainsi le ressentiment à ce qu'il nomme la « **morale d'esclave** », qui est par essence constituée par le ressentiment, par un « non » réactif. Ainsi, l'être de ressentiment est profondément réactif, c'est-à-dire qu'il est dans une situation d'impuissance qui engendre et diffuse des frustrations. Tout homme, quel qu'il soit, qui s'interdit l'action, et qui de ce fait se trouve dans l'impuissance, est affecté par le ressentiment : c'est-à-dire qu'il ne peut que subir l'impossibilité de s'extérioriser. **La violence consiste à se laisser aller à la réaction culpabilisatrice**. La force, au contraire, consiste à surmonter cet état (qui n'est alors plus qu'un état passager), comme lorsque l'on surmonte le désir de vengeance.

Être violent, c'est par exemple avoir besoin de dénoncer les méfaits d'autrui (réels ou imaginaires), pour mieux se « réassurer » dans son

« bon droit »: mentalité de victimes, gémissements d'esclaves. Nietzsche résume cela ainsi : « il est méchant, donc nous sommes bons. »
Une variante idéaliste en est : « le monde est foncièrement déterminé par le mal, mais nous lui sommes supérieurs. ». C'est le mantra de la caste des prêtres (de toutes les religions).

Cf; texte de Nietzsche: « Violence et Volonté de puissance, Nietzsche, La généalogie de la morale, II, 12 », sur le Cahier.